

- Peut-être... un mix(age) de touça ?
- Ou, très exactement, *Une (longue) saison en enfer* : – celui de « l’Institution », de ses champs, ses sous-champs et ses cercles, où se livre une guerre de *positions* sans trêve et sans merci, façon *struggle for life*, – celui de la Poésie, pour tout cela « trouvée amère » et « injuriée », avec Bourdieu en *bourdon* et des légions de figurants en *chœur volé*...
- Quelque chose, donc, comme de la poésie ?
- Ou la poésie même...

114. Lucien Suel & William Brown, *Ourson les neiges d’antan ? poèmes illustrés*, Pierre Mairnard, Nérac, oct. 2019, 90 p. 20€.

Cet élégant volume rétrospectif recueille la totalité des « collaborations du duo » Suel/Brown. C’était hier, cette drôle d’époque soudain lointaine, médiologiquement et médiopoétiquement : celle du *mail art* – facteur (bien avant l’*e-mail*) de rencontres hors sol et hors frontières, créatives comme celle de Lulu & Bill – et de la machine à écrire – mère des « vers justifiés » ou *arithmogrames* (où les lignes comptent un nombre de caractères égal, ou croissant, décroissant, proportionnel...), dont Lucien est l’un des pionniers et des maîtres. Et avant-hier, celle des poèmes accompagnés (ou accompagnant) de(s) gravures sur bois, comme dans ce « nouveau bestiaire » qui, avec « Eurydice » puis « Orage approchant » qui le précèdent, forme le cœur de l’ouvrage, et s’inscrit dans la lignée de l’ancien : celui, fondateur, du duo Apollinaire/Dufy.

Diversité des techniques et des styles : tableaux (en couleurs) et dessins à l’encre y alternent avec les bois (en noir et blanc) ; sous l’uniformité d’une police « **courier** » (1 caractère = 1 espace), des « comptines » rimées en vers iso-syllabiques courts (de 4, ou 3) voisinent avec des « haïkus » en forme de tercets hétéro-syllabiques non-rimés (de schéma 5/7/5), et avec des arithmogrames, les uns plutôt *prose* (la phrase enjambe les marges sans effet particulier), d’autres tendant au *vers* (les marges découpent/encadrent des segments visuellement et/ou syntaxiquement autonomes), cela parfois en alternance : « Ronde », « Orage approchant », ou indémêlablement dans un même texte : « L’ankou loup ». Et « Eurydice », où le phénomène se complique, à chaque strophe, d’un double acrostiche sur le nom-titre, figurant ainsi une double échelle inéluctablement et à jamais descendante : calligrammatique évocation d’Orphée revenu seul, et désemparé, des enfers auxquels appartient désormais son *Eurydice deux fois perdue* (suivant le titre du livre inachevé de Paul Drouot, tué au combat en 1915 à Aix-Noulette, Pas-de-Calais).

Diversité des sujets, des tons et des références : des évocations du nord de la France, cher à Lucien – ses paysages, habitants, métiers, modes de vie... –, on glisse subrepticement à celles du Canada, resté cher à William

– ourson, neiges, orignal, « cheval (joual) »... –, et de son Pays de Galles – Guarbecque de l’un, Newport de l’autre mêlés en une radieuse vision, paraphrasant l’apparition de « la nouvelle Jérusalem » selon l’*Apocalypse* ! Car, le dialogue est étroitement serré entre gravures, dessins et tableaux de l’un et poèmes de l’autre, et *vice versa* – au point que, relisant « Orage approchant », ce poème que ses strophes impaires, tissées de ligne en ligne de mots très brefs répétés rendent lui-même, à la fois, si « vi... suel » (c’est-à-dire : *lisuel*) et « sonore » (de fait : c’est l’un de ses « tubes » *live*), je crois vraiment, maintenant, ENTENDRE LES « gris gris gris... », « noir noir noir... », « pluie pluie pluie... » des deux TABLEAUX, sobrement chargés d’une diluvienne menace, que les autres strophes évoquent au fil de courtes phrases aussi sobres que chargées d’émotions mêlées...

EURYDICE EURYDICE
UNE ÉCHELLE OBSCUR
RE VERS TON ENFER
Y DÉVALER/AMOUR/Y
DESCENDRE/CHALAND
IVRE DE CHARON/RI
CTUS DE MORT/AVEC
EURYDICE EURYDICE

[. . .]

EURYDICE EURYDICE
UNE FLAMME D’AMOUR
R JETÉE À L’ENFER
Y BRÛLANT/OH/EURY
DICE/MA LYRE TEND
INFINIMENT LE CRI
CODA/JE SUIS AVEC
EURYDICE EURYDICE

115. Jacques Brou, *La Histoire du hommenfant*, éd. Tinbad, Paris, 4^e trim. 2019, 144 p. 18€.

C’est qu(o)i, ce « *hommenfant* » ? Vous et moi, bien sûr, mais surtout : un *concept*... une abstraction, mais lourde des détails et aperçus les plus concrets : physiques, physiologiques même. Abstraction, oui, mais incarnée... et plutôt douloureuse, tel l’ongle ! Concept, *incarné* donc aussi, mais n’allant point seul... et la douleur non plus ! Le premier, donc : embrayeur d’une série de concepts comme lui (surgissant, s’ajoutant au tourné des pages), qu’il subsume et dans lesquels, successivement, il se métamorphose... à moins qu’il ne change de nom comme d’enveloppe, de contenu, de fonction. Un concept, des concepts... soit : un mot, des mots ; ou plus précisément : un nom, des noms... soit : un *nominalisme* ou quelque chose comme ça, fondant une *fiction* ou quelque chose comme ça, qui parlerait de nous autres –

de « l'homme » comme on n'ose plus dire (ni même, bientôt, être) : enfanté et s'enfantant – ou tentant de, ou tentant à ? s'enfanter toute une dure vie durant...

Toute ? une ? vie ?... qu'est-ce à dire ? Car, c'est là que le bât, le « barda de vivre » (comme l'a écrit, et proféré, Artaud), blesse : 1° – « Homme naît. Ce est un fait sur quel parfois bute. Non pas que nie ; comment pourrait-on ? » 2° – Corollaire *via* aiguillage paronomastique : « Difficile de nier que homme *n'esse*. Que un jour ne soit pas, puis un jour soit. Que entre deux y ait icelui fait : *n'essence*. Qui fait penser que ce est tout le homme qui est un fait. » D'où, 3° – Précaution valant indication de lecture : « Une fois la humanité réduite & enduite à ensemble de faits & de cendres, voilà rabattue la prétention à dépasser tous les faits »... et déboutée, d'avance, toute hypostase essentialiste : en résulte une *métaphysique phénoménologique* de « la humanité du homme » ordinaire – métaphysique « modeste », donc : d'une lignée, disons, Montaigne-Beckett et au-delà...

4° – Or : « Qui naît ne sait pas tout de suite qui naît. Ne sait ce que est chose en train de arriver [...]. Ne sait ce que est icelle vie en train de commencer en lui & par lui [...]. Chose a commencé & ce est lui. » 5° – La question sera donc celle de la conscience, à commencer par la conscience de soi. Qui, sauf à la présupposer immanente, ne saurait advenir que de l'en dehors de soi... non encore conçus (le soi, autant que l'en dehors) comme tels, car : 6° – « Homme naît égal à *il*. À début, homme ne est égal que à lui. Ne se compare à rien. » Et telle sera, double et faussement symétrique, l'expérience en cela décisive : 7° – « Ne est guère que mort qui se puisse comparer à naissance. » D'où, cette image de la vie comme tempétueuse traversée, *d'un impensé (à) l'autre*, à travers l'infinité des impensés (« Si change, ne en sait rien. ») – ces impasses impansées...

Non, certes, qu'il y baigne indéfiniment en quelque exhaustif impensé. Car d'un côté : 1° – « Homme ne a pas tout fait une fois né ; lui reste à ressembler aux proches. À se faire ressemblant à semblables. À ressembler à la espèce [...]. Parents sont maîtres ès humanité & apprennent plupart de mots qui tiendront en le corps. » Mais de l'autre, 2° – « Monstre pense dans le *hommenfant* & ce est pensée-monstre, pensée-monde qui vient & rend étranger à tous ceux qui le entourent, jusque à la dissemblance. » Entre assimilation (par « mots ») et singularisation (par « pensée-monstre ») : tragique dilemme ! Pis encore : le tribut à payer pour le développement de la conscience en lui – quoiqu'en quelque façon sans lui, voire contre lui – s'avèrera, à tel moment de son existence, des plus lourds. Ce qu'en une sorte de fable-en-abyme, traitant du devenir du « *homme-loup* » (autre nom-concept associé au « *hommenfant* »), « *FEE* dit :

« [...] *Mais vieillissant [...], de très ignorant & de très grossier que était, était parvenu à se affiner peu à peu,*

jusque à comprendre parfois choses assez subtiles, puis très subtiles. Jusque à se avancer en les choses obscures, là où ne savait quoi penser [...]. Se avançait en des pensées très cruelles & très folles & que aurait préféré sans doute ne jamais penser. Se étonnait que le éveil de intelligence le ait si vite conduit à marges puis à cœur de folie. Regrettait bêtise & sa souille. Mais ne pouvait se empêcher de penser »...

Ainsi, de marques distinctives peut-être du « homme » dans le « *homme-loup* ou *loup-homme* », la conscience, la connaissance, la pensée, se font-elles malgré lui composante(s) de poids, des plus pesantes peut-être, de plus en plus pesantes en tout cas, de son « barda de vivre ». Et l'on pense, bien sûr, à l'« heureuse ignorance » dont put rêver Rousseau, et plus encore, à Laforgue s'exclamant au terme de sa post-schopenhauerienne « Complainte propitiatoire à l'Inconscient » : « délivrez-nous de la Pensée, / Lèpre originelle, ivresse insensée, // Radeau du Mal et de l'Exil ; / Ainsi soit-il. »

Tout cela, l'aura-t-on noté ? (m)écrit dans un langage un peu bizarre : non pas, à la vérité, « enfantin », mais bien sûr : *hommenfantin* (et qui n'est sans doute pas pour rien dans cette particulière espèce de jubilation que suscite, à la lecture, cette drôle de « *Histoire* » pas franchement drôle en elle-même), car : 1° – « Peut-être la histoire est-elle écrite par le *hommenfant* lui-même. Par qui, soi-même, s'appelle ainsi. » 2° – D'où résulte que ce serait : « Histoire de homme enfanté et de enfant hominisé. Histoire sans histoire et sans forme. Rêve de homme enfanté en le songe. Rêve rêvé par le homme quand était *petit nenfant*. » 3° – Et, la difficulté se faisant incitative et, par là-même, créative : « Comme si la histoire devait inventer la langue. Comme si, en dehors de langue que invente, la histoire était vaine [...]. Comme si était vain le inventer d'une histoire sans le inventer d'une langue. » Belle profession de foi de *conscience médiopoétique*...

Or, donnée ici comme racontée, ou écrite, par le « personnage » *hommenfant*, cette « histoire » qui se voit, sous peine de vanité, sommée (suivant la formule de Rimbaud) de « trouver une langue », se laisse aisément identifier à *La Histoire* elle-même : celle qu'écrivit, et signe, l'« auteur » nommé Jacques Brou. Dans le titre, l'« article contracté » *du* marque un « génitif » à la fois « objectif » et « subjectif » : doublement, puisque le personnage racontant, ou écrivant (celui, donc, du raconté, dûment écrit, dudit auteur), s'avère être également le personnage du (dans le) raconté, ou écrit, d'icelui (le racontant). — Le même ? — On ne sait plus trop... Et la mise-en-abyme aux allures de métalepse débouche sur l'énoncé d'une poétique...

Jean-Pierre Bobillot